



Anamaria Lupan

## Marguerite Yourcenar et le post-humanisme

---

### MARGUERITE YOURCENAR AND POSTHUMANISM

**Abstract:** Readings from Greek and Roman writings, as well as visits to art and history museums contributed to the humanistic education of writer Marguerite Yourcenar; the values and principles of this type of education appear in the background of her writings. The essays of Marguerite Yourcenar outline the portrait of a particular humanist. Without any notes of conservatism, her essays promote nature and the human being in their essential dynamics, insisting on affections and emotions, on respect for alterity, which must define humanity. Dehumanization is one of the traps of the modern age; that is why the Yourcenarian essays present the dangers of this process, as well as solutions for preserving humanity.

**Keywords:** Marguerite Yourcenar; Emotions; Nature; Humanity.

### ANAMARIA LUPAN

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie  
anamarialupan@yahoo.com

DOI: 10.24193/cechinox.2018.34.22

« L'homme taché de sang  
automatiquement écarté  
comme sale, égaré et insensé. »  
Marguerite Yourcenar, *Sources II*,  
p. 239

L'éducation humaniste<sup>1</sup> reçue par Marguerite Yourcenar définit son œuvre littéraire ; ainsi « améliorer la vie » est-il l'un des objectifs de ses écrits. Humaniste à part, elle redonne une nouvelle voix aux concepts qui caractérisent le courant de pensée spécifique de la Renaissance ; tout en rejetant les systèmes de pensée et les écoles culturelles, l'écrivaine promeut une réflexion qui a confiance dans l'homme même si, selon elle, celui-ci n'est plus le centre de l'univers. La personne, en tant qu'entité, n'existe plus dans la vision yourcenarienne. Flux de courants, le « moi » se crée constamment. La métamorphose de son style et de sa vision de vie ne diminue pas l'importance qu'elle accorde à l'humanisme ; partant des mythes et arrivant à voir dans tout l'univers sa famille, Marguerite Yourcenar affirme sans cesse que tout ce qui est humain lui appartient ; par conséquent, elle assume pleinement la condition humaine<sup>2</sup>. De plus, pour l'écrivaine, l'humanisme apparaît aussi dans sa



manière d'envisager l'écriture : exprimer l'essentiel et dire la vérité<sup>3</sup>.

Une question significative pour comprendre la vision yourcenarienne se pose : comment cet humanisme à rebours se donne-t-il à lire dans les écrits de Marguerite Yourcenar ? Pour mieux cerner cette problématique, l'étude se concentre sur les essais et ne mentionne pas beaucoup les textes romanesques, qui s'appuient sur une autre démarche littéraire. Dans un premier temps l'humanisme yourcenarien et ses traits seront analysés afin de comprendre les concepts qui structurent cet univers culturel ; dans un deuxième temps, on interrogera le chemin qui mène de l'humanisme au posthumanisme et enfin, les possibles solutions de conserver l'humanité de l'homme seront exposées et interprétées.

Plusieurs définitions de l'humanisme sont présentes dans les essais yourcenariens ; dans son étude sur l'œuvre de Thomas Mann, « Humanisme et hermétisme chez Thomas Mann » [Fayence, Var, 1955 ; Mount Desert Island, 1956], apparaît une nouvelle perspective sur ce mode de pensée ; critiquée, vue comme vétuste, « l'étroite définition de l'humanisme, c'est-à-dire de l'érudit versé dans la connaissance des littératures antiques, particulièrement consacrées à l'étude de l'homme [...] »<sup>4</sup> est remplacée par une vision plus large ; celle-ci accepte aussi les forces occultes et la partie d'inexplicable caractérisant l'être humain : « Cet humanisme tourné vers l'inexpliqué, le ténébreux, voire l'occulte, semble de prime abord s'opposer à l'humanisme traditionnel [...] ».<sup>5</sup> L'humanisme dépasse les frontières intellectuelles et devient une mystique de la vie qui comprend l'univers en son entier ; dans ce nouveau cadre apparaissent les réseaux de relations

interhumaines, c'est-à-dire « les légataires universels ». <sup>6</sup> L'homme est omniprésent dans l'histoire ; l'idée de lui échapper, de construire un petit monde en dehors de sa présence, est une illusion ; une passion pour l'homme, même si parsemée de scepticisme après les horreurs de la Seconde Guerre Mondiale, se donne à lire dans les écrits yourcenariens : « il suffit du sentier tracé par un bûcheron pour nous relier à toute l'histoire. »<sup>7</sup> De même, l'histoire du château de Chenonceaux est décrite par les personnes qui l'ont habité et géré, selon l'essai « Ah, mon beau château » ; l'humanité n'y apparaît pas partagée en plusieurs niveaux sociaux ; après l'analyse des personnalités qui ont occupé le château, Marguerite Yourcenar s'arrête sur les domestiques, « habitants anonymes, »<sup>8</sup> qui s'intègrent aussi dans l'histoire de cet endroit.

Les multiples approches de l'homme dans l'histoire de l'art sont connues par l'écrivaine ; elle sait que l'homme a joué toujours des rôles différents en fonction du temps et de l'espace ; toutefois celui-ci a été à tout moment accompagné par d'autres éléments ; il fait partie d'un réseau qui participe à son développement. Le fragment synthétique<sup>9</sup> sur les perspectives sur l'homme dans l'histoire des arts contenu dans l'essai « Carnets de notes, 1942-1948 » rend compte des changements survenus dans la relation homme-nature ; ces deux pôles ont occupé des positions différentes à travers les époques, mais leur juxtaposition est inhérente à tout moment de l'histoire ; c'est sans doute parce que l'homme et la nature sont interdépendants. L'homme yourcenarien n'est ni l'*homo religiosus* ni l'*homo politicus*, il est avant tout l'homme de la nature ; s'il existe une religion dans la perspective yourcenarienne, c'est celle de la



nature. D'où la prééminence des éléments naturels partout dans ses écrits. D'ailleurs ce sont eux qui nous donnent des leçons de bien vivre. L'eau, la terre, l'air et le feu nous apprennent à être « umile ».<sup>10</sup>

Les dieux sont toujours multiples dans les textes yourcenariens ; il n'y a pas d'autorité plénière dans le domaine religieux ; ces dieux sont plutôt visibles dans l'idéologie ; ils sont surtout des noms qui ont la fonction de repères pour la vie des gens. « Le Catalogue des idoles » [1930] est repris plusieurs années plus tard dans « Trente-Trois Noms de Dieu » [1986] ; les deux textes sont des listes des noms de dieux ; si la première contient des noms de figures mythiques, la deuxième amalgame les noms propres et les noms communs et énumère les animaux et la nature parmi les « trente-trois noms de Dieu ».

Dès ses premières études, Marguerite Yourcenar annonçait une approche originale de l'humanisme ; son projet de jeunesse de faire des synthèses sur diverses catégories humaines comme par exemple le saint, le héros, ne se réalise pas faute de temps ; toutefois, il met en évidence sa compréhension de l'homme : l'individu s'intègre dans une famille, il fait partie d'une catégorie, il n'est jamais une individualité à part parce que, comme Marguerite Yourcenar l'affirme plus tard dans ses écrits, « l'humanité est une ».<sup>11</sup> Quelques traces de ce projet apparaissent dans les textes oubliés, publiés dans des revues littéraires entre 1930 et 1934 et puis repris, en petites caractères, à la fin du volume des essais de la *Pléiade* : « La Symphonie héroïque », « Le Changeur d'or » et « Essai de généalogie du saint ».

L'homme, dans la pensée yourcenarienne, était au début une partie intégrée

dans une typologie ; ensuite l'existence de l'individu est mise en question. Le « moi » est incertain dans l'univers yourcenarien ; il est, de plus, une « commodité grammaticale, philosophique, psychologique »<sup>12</sup> ; sa concrétisation se fait par des bribes. Avant de lire et de connaître la discipline bouddhiste, qui promeut les flux de courants au lieu des entités physiques, Marguerite Yourcenar croit dans l'altruisme et dans la solidarité entre les êtres vivants ; la vie dans la nature pendant son enfance la sensibilise à l'existence fragile des arbres, des fleurs et des animaux de toutes sortes.

La participation de l'univers entier à l'existence humaine est exprimée dans « Écrit dans un jardin » [1980], texte fragmentaire qui célèbre la joie de vivre en harmonie avec la nature. Tous les éléments naturels sont présents dans le corps humain<sup>13</sup> ; l'homme est fait de la nature puisqu'il est une force de vie comme l'environnement ; l'eau, l'air et les minéraux terrestres se mélangent afin de donner vie à l'homme, afin de le créer ; la nature apparaît encore une fois comme indispensable à l'homme ; par conséquent, il doit la protéger tout en conservant sa vie et sa plénitude. Marguerite Yourcenar propose une définition romanesque de l'homme ; il est présenté comme une création de la nature ; de plus, dans ce processus l'homme occupe une place assez petite, étant désigné comme « petite poignée ». D'autre part, le modèle absolu d'existence vient de l'arbre<sup>14</sup> ; il est celui qui offre à tous, humains ou animaux, son aide, il protège et n'a pas la moindre idée de déranger ou de faire du mal.

La présence de l'homme est visible aussi bien dans les textes sur les autres auteurs. Les éléments biographiques de chaque essai critique prouvent que



l'écrivaine ne se propose pas d'éluider la présence de l'homme dans le processus artistique. Chaque analyse cherche une possible philosophie de vie au-delà de l'examen des techniques narratives ou littéraires. Dans l'étude sur Constantin Cavafy, « Présentation critique de Constantin Cavafy » [Athènes, 1939 ; Cirencester, Gloucestershire, 1953], qui fait partie du recueil d'essais *Sous bénéfice d'inventaire*, Marguerite Yourcenar arrive à une conclusion digne d'un humaniste : « Ainsi, l'étude de la technique nous a ramenés à ce qui importe, c'est-à-dire à l'humain. Quoi que nous fassions, nous revenons toujours à cette cellule secrète de la connaissance de soi-même, [...] »<sup>15</sup>.

Dans la perspective yourcenarienne, l'humanité ne se définit pas par rapport à son origine éthique ou sociale, elle ne se définit pas non plus par rapport aux autres espèces animales ; l'humanité n'existe pas comme une entité à part, mais elle est un élément de l'univers ; elle est une voix dans la polyphonie de la vie.

Le posthumanisme yourcenarien correspond plutôt à une déshumanisation ; il y a des situations qui annulent l'homme ou le réifient : la violence faite aux autres – qu'il s'agisse de la nature, de la faune ou des autres êtres vivants –, la mise en place d'un rituel stéréotypé consistant à passer le jour selon un programme imposé par une entreprise, la construction d'un espace carcéral et gris. Amoureuse de l'homme, Marguerite Yourcenar n'est pas une traditionaliste ; elle ne veut pas garder les vieilles coutumes aveuglement, mais, d'autre part, elle croit que l'homme est une bête nuisible qui emploie le progrès à son détriment. Elle jouit de la voiture, des bateaux, parce qu'elle sait qu'ils sont utiles ; dans « l'Air et l'Eau éternels »

on lit un hymne à la nature éternelle qui se développe à côté de la technologie sensible au respect de l'environnement : « Le navire est beau comme tous les navires en partance »<sup>16</sup> ; dans sa liste de « Souhais »<sup>17</sup> Marguerite Yourcenar mentionne qu'elle voudrait un monde « sans bruits artificiels et inutiles » ; elle accepte la vitesse pour les « membres de professions indispensables ». Cependant elle ne tolère pas la destruction de la nature et la mort des animaux pour la satisfaction des caprices de l'homme irrationnel : « Ressource hier encore, les pétroliers et les cargos atteints de gigantisme ne laissent aujourd'hui presque plus de place au frêt humain »<sup>18</sup>.

La dégradation de la vie humaine et la perte de l'humanisme sont visibles dans l'élévation d'un espace monotone qui ressemble beaucoup à la prison ; d'ailleurs, l'espace projeté par Piranèse « n'est pas sans nous rappeler celui où l'humanité moderne s'enferme chaque jour davantage [...] »<sup>19</sup> ; les autoroutes et « les murs aveugles ou vitreux »<sup>20</sup> construisent un « décor inhumain » où la différence entre les immeubles et les usines s'estompe ; l'intimité et la chaleur d'une maison sont annihilées. Il y a un paysage cauchemardesque où les bâtiments prolifèrent et envahissent l'espace humain ; « la fougue immobilière de Tokyo »<sup>21</sup> et la rage de construire et de reconstruire font oublier l'humain. Il se transforme en machine.

Sans les émotions, l'individu devient robot ; la singularité et la spécificité sont remplacées par les troupes et les groupes grégaires : « des équipes », « quelques millions d'hommes vêtus, semble-t-il, d'un même complet », « la foule amorphe des employés de bureau », « des écoliers presque toujours par troupes » ; la routine



est une vraie maladie aux yeux de Marguerite Yourcenar. Toujours les gens sont en grand nombre : ils deviennent des chiffres qui perdent leurs visages. Cette perte d'identité, annihilée par les foules, est marquée aussi par les vêtements qui à leur tour apparaissent sous forme d'uniformes.

La critique faite à la société moderne vient de la position humiliante qu'elle inflige à l'homme ; l'espace libre devient subitement un endroit à « cloisons étanches » qui n'affecte pas trop la sensibilité très fragile de l'homme moderne. Il veut tuer les animaux afin de manger mieux ou de s'habiller plus élégamment mais il ne supporte pas de voir ses crimes. Dans l'essai « Une civilisation à cloisons étanches » [1972], écrit au nom de Zénon qui « se refusait 'à digérer des agonies' »<sup>22</sup> la situation tragique des abattoirs est présentée et critiquée avec dégoût ; les murs épais de ces lieux empêchent les gens de voir ou d'entendre la violence faite aux animaux. Si l'écrivaine traite de ce sujet qui semble vain pour certains lecteurs c'est parce qu'elle considère que « tout acte de cruauté subi par des milliers de créatures vivantes est un crime contre l'humanité qu'il endure et brutalise un peu plus »<sup>23</sup> ; autrement dit, le mal que les gens font subir aux animaux fait croître la violence entre les gens ; ils s'habituent au mal, à la violence et puis ils l'utilisent quotidiennement ou, en tout cas, plus facilement.

La destruction de la nature est aussi une forme de violence ; l'homme s'attaque à ce qui est impuissant, « à ce qui ne peut pas fuir »<sup>24</sup> et par là il devient un monstre, il se déshumanise ; la déshumanisation s'explique par la perte du lien avec la nature qui compose l'homme ; de plus, ce processus se met en place puisque l'homme perd

ses émotions, son amour et son soin pour les autres et, par conséquent, il s'efface ; l'homme perd son humanité, son essence.

Afin de s'assurer une certaine position dans la société, par les habits qu'ils portent, les gens sont prêts à devenir des criminels ; « Bêtes à fourrure » [1976] expose les dangers de la violence envers les animaux et offre le portrait d'une société égoïste et méchante ; l'ironie n'y manque pas : « Dans ce domaine comme dans tant d'autres, les sexes sont à égalité. »<sup>25</sup> ; les excuses ne peuvent plus être formulées parce que la situation est grave. Les animaux qui ont vécu, dans la plupart des cas, avant nous dans certaines régions, vont s'éteindre à cause de notre indifférence. Un autre facteur entre en jeu : les médias qui présentent dans des revues des « individus féminins dans de somptueux manteaux de fourrure »<sup>26</sup> ; pour séduire, ces journaux de mode exhibent de l'opulence. Toutefois, Marguerite Yourcenar ne se laisse pas tromper : elle y voit une forme de déshumanisation ; les mannequins ne sont jamais décrits comme des êtres vivants ; des syntagmes comme « individus féminins » et « innocences en service commandé » sont employés pour les caractériser ; les vêtements reçoivent aussi des connotations péjoratives : « les dépouilles de créatures qui ont respiré, mangé, dormi », « peaux », « objets de standing », « scalps ».

L'apparition de l'homme est légendaire ; l'écrivaine affirme que selon un conte des *Mille et Une Nuits*, la création de l'homme a fait trembler les animaux et la Terre ; suggestif, l'essai « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas » montre l'effet désastreux des hommes sur la vie des bêtes ; celles-ci subissent les violences les plus graves : « sacrifiées à l'appétit de l'homme »,



« saignées, assommées, étranglées » ou « tuées d'un coup de feu ». La société de consommation impose ses règles : la surproduction « fait des animaux des produits fabriqués à la chaîne »<sup>27</sup> et construit un monde artificiel. La cause première de ce déséquilibre est la rupture de la relation homme-animal ; l'amitié existant dans le passé entre ces deux espèces est un souvenir. À présent les animaux sont soit des figures mythiques, soit des bêtes sur lesquelles les gens misent pour gagner un peu d'argent, soit des manteaux ou des morceaux conservés dans des boîtes, dans les magasins. Les gens ne connaissent plus les animaux. L'écart est ancien ; il prend forme à deux reprises, l'épisode où Adam nomme les animaux, et puis celui où Descartes formule la théorie de l'animal-machine.

Oublier ses origines équivaut à une autre forme de déshumanisation ; Noël, Pâques, Solstice, Jour des morts ne sont plus compris ; tout est commercialisé : on achète et on se gave. Les deux fléaux majeurs de la société y apparaissent : l'avidité et l'ignorance ; l'annihilation de l'esprit de curiosité favorise la sottise qui emprisonne davantage l'homme.

La déshumanisation commence par la volonté de l'homme de devenir maître de son univers ; il oublie la nature, les animaux, les fleurs et ne pense qu'à rendre sa vie plus facile. Malheureusement toute la technologie sépare l'homme de ses origines, de sa nature, et par conséquent, le rend malade et souffrant. Il devient, malgré lui, son principal ennemi.

Face aux problèmes de la dégradation de la vie en général, l'écrivaine formule des solutions qui pour la plupart consistent en actes non-violents ; elle cultive l'espoir et incite les gens « à faire du monde un lieu

un peu moins scandaleux qu'il n'est »<sup>28</sup>. Un premier pas dans la lutte contre la déshumanisation est la prise de conscience du mal fait à la terre ; il faut ouvrir les yeux, il faut voir et entendre le point où on est arrivé : « Nous savons maintenant que ni l'air ni l'eau ne sont éternels, et qu'un jour, par notre faute peut-être, ce globe privé d'air et d'eau continuera à naviguer dans le ciel »<sup>29</sup>. Dans l'époque de la maturité, la société doit se rendre compte qu'elle est responsable du destin de la nature ; les gens doivent être conscients qu'ils peuvent, s'ils le désirent, rendre meilleure leur vie par l'attention accordée à leurs actes quotidiens.

Les gens sont méchants à cause de leur manque d'imagination : ils ne sont pas capables de se rendre compte de la souffrance qu'ils créent ; c'est pour cela que Marguerite Yourcenar propose de leur ouvrir les yeux : « J'appelle de mes vœux un film plein de sang, de meuglements, et d'une épouvante trop authentique »<sup>30</sup> ; méthode plus violente, la présentation de la réalité aux gens qui ne sont pas conscients du monde où ils vivent dépoétise l'univers fabriqué par les promoteurs de la nouvelle technologie.

Une *Déclaration des droits de l'animal* pourrait être utile dans la lutte contre la violence faite aux hommes ; l'affirmation de la justice est toujours bénéfique afin de laisser un sentiment de culpabilité « aux transgresseurs ». L'homme peut racheter sa dignité s'il apprend à mieux traiter les animaux ; l'amour des animaux lui enseigne l'amour des autres et l'aide à éviter de faire de l'humain un gibier, comme cela a été malheureusement souvent le cas dans l'histoire.

Marguerite Yourcenar fait appel à l'histoire comme à une école de liberté ;



ce domaine la soutient dans son projet de réveiller les consciences endormies ou indifférentes. Elle rappelle les crimes qui ont eu lieu dans l'histoire à cause de l'habitude des gens à la souffrance et à la violence.

Les projets pour reconquérir l'humanité de l'homme font appel à la rationalité et à la conscience de tous les individus. Ces projets leur demandent, dans une certaine mesure, de sortir de leur confort pour conserver leur nature éternelle.

L'humanité et ses traits – l'amour pour les autres, le respect pour la nature et les animaux, l'attention accordée à ceux qui en ont besoin – définissent l'homme ; afin de garder sa nature, il doit lutter contre sa tendance à la déshumanisation. La liberté offre à l'homme beaucoup de responsabilités ; parmi la plus importante est la permanente

conquête de sa dignité. Combattre les périls qui menacent la vie de la terre est un devoir de l'homme tant qu'il désire vivre en harmonie selon le modèle de la nature. L'humanité n'est pas un concept ; elle est la spécificité de la société qui crée la belle nature de tout homme. Marguerite Yourcenar nous propose une leçon d'humanisme à part : elle nous apprend la tolérance et le respect d'autrui. Toujours disponible, prêt à voir et à connaître, à s'imaginer et à comprendre – ce sont quelques éléments du portrait de l'homme yourcenarien. Dans sa perspective, l'homme est celui qui collabore et qui participe à la vie ; il n'est pas un produit mais un projet. Il s'améliore en rendant mieux l'univers parce qu'il est de la même famille que la faune et la flore. Il apparaît comme celui qui « fait, au moins, le tour de sa prison ».

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Yourcenar, Marguerite, *Essais et mémoires*, avant propos de l'éditeur, Paris, Gallimard, vol. *En pèlerin et en étranger*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991

Yourcenar, Marguerite, *Portrait d'une voix, 23 entretiens (1952-1987)*, Maurice Delcroix éd., Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 2002

Yourcenar, Marguerite, *Sources II*, éd. Elyane Dezon-Jones, Paris, Gallimard, « Cahiers de la NRF », 1999

*Lettres à ses amis et quelques autres*, édition établie, présentée et annotée par Michèle Sarde et Joseph Brami, avec la collaboration d'Élyane Dezonjones, Paris, Gallimard, 1995

---

## NOTES

1. À maintes reprises, Marguerite Yourcenar parle de son éducation humaniste propre à son époque ; l'apprentissage du grec et du latin et les lectures précoces de la littérature grecque et universelle participent à sa vaste culture générale qui ouvre pour toujours son grand appétit pour la connaissance.

2. Dans *Portrait d'une voix* [Marguerite, Yourcenar, *Portrait d'une voix, 23 entretiens (1952-1987)*, Maurice Delcroix éd., Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 2002] Marguerite Yourcenar parle de la valeur de l'humanisme ; elle le présente de manière originale ; tout d'abord, elle dit ce que l'humanisme n'est pas et puis elle lui trouve un champ « L'humanisme n'est qu'une discipline intellectuelle. Il fournit à l'homme un point d'appui. Il ne s'agit pas de faire de l'homme une idole. », p. 125.

3. Cf. *Lettres à ses amis et quelques autres*, édition établie, présentée et annotée par Michèle Sarde et Joseph Brami, avec la collaboration d'Élyane Dezon-Jones, Paris, Gallimard, 1995, pp. 346-347.



4. *Essais et mémoires*, avant-propos de l'éditeur, Paris, Gallimard, vol. *En pèlerin et en étranger*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 193.
5. *Ibid.*, p. 193.
6. *Portrait d'une voix*, p. 172.
7. *Essais et mémoires, op. cit.*, p. 533.
8. *Ibid.*, p. 73.
9. « Art grec, où l'homme *est* la nature, et l'enclôt en lui tout entière. Art du Moyen Âge, où l'homme est *dans* la nature comme l'oiseau dans la forêt, comme le poisson dans la rivière, objets placés et soutenus dans le temps par la main du Créateur. Art de l'Extrême-Orient, où l'homme et la nature, inextricablement mêlés l'un à l'autre, fuient, changent et se dissipent, apparences mouvantes, flot qui bouge, jeu d'ombres promenées sur la toile éternelle. Art baroque où l'homme fait de la nature l'objet de sa tyrannie ou de sa méditation, invente des parterres de Versailles ou les solitudes ordonnancées de Poussin. Art romantique où l'homme se rue dans la nature, y porte sa peine et ses cris de bête blessée. Art du XX<sup>e</sup> siècle, où l'homme fait exploser la nature, arrête ou précipite l'évolution des formes... », p. 527.
10. « L'eau, qui d'elle-même cède et descend. Et c'est pourquoi lui convient le qualificatif franciscain : *umile*. », p. 405.
11. *Radioscopie de Jacques Chancel*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 134. [©Radio France/Jacques Chancel/INA/Éditions du Rocher ; cette *Radioscopie* a été diffusée sur France Inter du 11 au 15 juin 1979].
12. *Portrait d'une voix*, p. 181.
13. « Ton corps aux trois quarts composé d'eau, plus un peu de minéraux terrestres, petite poignée. Et cette grande flamme en toi dont tu ne connais pas la nature. Et dans tes poumons, pris et repris sans cesse à l'intérieur de la cage thoracique, l'air, ce bel étranger, sans qui tu ne peux pas vivre. », *Essai et mémoires, op. cit.*, p. 407.
14. « Les racines enfoncées dans le sol, les branches protectrices des jeux de l'écureuil, du nid et des ramages des oiseaux, l'ombre accordée aux bêtes et aux hommes, la tête en plein ciel. Connais-tu une plus sage et plus bienfaisante méthode d'exister ? », p. 405.
15. *Essais et mémoires, op. cit.*, p. 163.
16. *Ibid.*, p. 622.
17. Marguerite Yourcenar, *Sources II*, éd. Elyane Dezon-Jones, Paris, Gallimard, « Cahiers de la NRF », 1999, p. 239.
18. *Essais et mémoires, op. cit.*, p. 622.
19. *Ibid.*, p. 103.
20. *Ibid.*, p. 627.
21. *Ibid.*, p. 627.
22. *Ibid.*, p. 397.
23. *Ibid.*, p. 397.
24. *Ibid.*, p. 405.
25. *Ibid.*, p. 333.
26. *Ibid.*, p. 331.
27. *Ibid.*, p. 371.
28. *Ibid.*, p. 378.
29. *Ibid.*, p. 626.
30. *Ibid.*, p. 397.